

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Au Collège de Saint-Maurice

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67b, p. 28-30

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Au Collège de Saint-Maurice

Alicia de Larrocha

Le mardi 2 février 1971, les Jeunesses Musicales reçurent dans la Grande Salle du Collège la pianiste espagnole Alicia de Larrocha. « Grand Prix du Disque 1960 », année du centenaire d'Albeniz, décorée de plusieurs « médailles de mérite », elle fut l'élève de Frank Marshall, disciple du célèbre Enrique Granados.

Un des attraits principaux de cette soirée fut la variété du programme : Concerto Italiano de Bach, Kreisleriana de Schumann, Tres Danzas fantasticas de Turina, Valses nobles et sentimentales de Ravel, suivies d'Alborada del Gracioso, figurèrent à l'affiche.

Douée d'une musicalité parfaite et d'une technique irréprochable, Alicia de Larrocha réussit « avec une souplesse et un naturel admirables à fabriquer le son à la couleur du sentiment ». L'hommage que lui offrit un public de mélomanes enthousiastes démontra bien qu'elle avait su faire valoir son incomparable talent et sa prodigieuse faculté d'adaptation.

Cyrano de Bergerac

Avec « Cyrano de Bergerac », la saison des spectacles devait atteindre, certainement, un de ses sommets. Le 9 février 1971, le chef-d'œuvre de Rostand fut présenté à la grande salle du Collège par les Galas Karsenty-Herbert, dans une riche mise en scène de Paul-Emile Deiber.

Cyrano, c'est presque un nom de légende, déjà ; et, du Coquelin de la « première », en 1897, au Jean Marais de 1971, la séduction reste inchangée. Ce cadet de Gascogne, fait de courage et d'esprit, à défaut de beauté, porte en lui tout un monde de gaieté facile et parfois truculente, de poésie chatoyante, de rêverie sentimentale un peu désuète. Grâce à cette pièce aussi, selon le mot de Jules Renard : « On va pouvoir encore parler d'amour, pleurer sans raison et s'enthousiasmer pour le seul plaisir d'être lyrique. »

On peut imaginer des Cyranos plus éclatants, plus frondeurs, d'autres plus insolites ou plus jeunes. L'interprétation nuancée et assez intérieure de Jean Marais donna à ce personnage au grand cœur un secret nouveau peut-être, d'un romantisme plus accentué, mais où brillait partout, au théâtre, à la boutique, sous le balcon, à la guerre, près du cloître, toujours et combien, le panache.

A la découverte de Tokyo

Le 11 février 1971, à l'enseigne de « Connaissance du Monde », le cinéaste et conférencier Guy Thomas a présenté aux étudiants du Collège un film qu'il réalisa au Japon.

Avec sa caméra experte et fouilleuse, il a réussi à prendre sur le vif, pour les mettre sous les yeux de ses spectateurs, tous les aspects fascinants et envoûtants de la capitale du pays du « Soleil Levant ». Autrefois, ville exotique et pittoresque, Tokyo est maintenant devenue cette cité de la technique qui conduit le Japon vers son nouveau destin. L'époque des Samouraïs est définitivement révolue, et Madame Chrysanthème n'est plus qu'une illusion qui se meurt lentement.

A travers de très belles images démontrant son ingéniosité et son talent, Guy Thomas nous a plongés pendant quelques instants au milieu de cette masse humaine énorme, diffuse et de temps en temps nerveuse, mais jamais morose. Dans les rues comme dans les usines, sur les plages comme dans les écoles, dans les bureaux comme sur les chantiers, la vie moderne semble affoler et écraser cette population qui dans une course infernale et bruyante joue sans cesse au coude à coude.

Sous l'œil critique de ce brillant cinéaste, le visage du Japon apparut bien vite comme un vrai sujet à réflexion.

Journée Agel de cinéma

(12 février)

Nous nous réjouissons de retrouver Geneviève et Henri Agel pour cette nouvelle session sur « l'humour et le comique ». Hélas ! une brusque aggravation de l'état de santé de son père a retenu Geneviève Agel à Montpellier. Bien que nous ayons reçu, depuis lors, des nouvelles rassurantes, nous tenons à redire ici nos vœux fervents et l'amical soutien de notre prière.

Tout le poids de cette journée reposa donc sur Henri Agel. Au programme : « Noblesse oblige », de Robert Hamer, et « Le cirque », de Charlie Chaplin.

Dans le premier de ces films, Alec Guinness est tour à tour duc, banquier, évêque, général, jeune snob désœuvré, amiral, photographe et... suffragette. « Noblesse oblige » illustre avec un humour féroce le thème de « l'assassinat considéré comme un des beaux-arts », un jeune noble anglais éliminant l'un après l'autre tous les membres de sa famille qui le séparent du titre de duc d'Ascoyne. Certains s'étonneront peut-être de

voir présenter à des jeunes ce qui pourrait passer pour une apologie du crime, les meurtres successifs étant accomplis avec une singulière désinvolture ; mais la bombe est désamorcée (si l'on peut dire !) par le fait que Guinness interprète à lui seul les rôles des huit victimes : on est avant tout séduit par la performance de l'acteur (par celle du grimeur aussi), par la finesse du dialogue ou du monologue intérieur, par ce flegme typiquement britannique. Cette nouvelle vision du film n'a cependant pas dissipé le malaise certain créé par le dernier meurtre (celui du châtelain pris au piège), car on sent un net glissement de l'humour à la cruauté froide, une espèce de point d'orgue terriblement appuyé. Sans doute était-ce là, dans la pensée du réalisateur, un contrepois nécessaire...

A titre de comparaison, il eût été passionnant, mais singulièrement macabre, de projeter ensuite « Monsieur Verdoux », de Chaplin. Sage-ment, nous sommes allés voir « Le cirque ». La remarquable introduction d'Henri Agel a sans doute ouvert bien des yeux : on a trop tendance, en effet, à voir dans Charlot uniquement le « semeur d'éclats de rire », alors que presque tous ses films se déroulent sur un fond de tristesse et de mélancolie. Cela tient à son enfance malheureuse, au fait que Charlie Chaplin est à la fois juif, petit de taille (donc plus vulnérable) et pauvre (du moins autrefois).

On retiendra quelques séquences fameuses : le duel de Charlot et du policier dans le palais des glaces ; ses démêlés avec le lion, avec l'âne savant, puis avec les singes alors qu'il danse sur la corde au sommet du chapiteau ; son extraordinaire faculté d'improvisation pour se tirer à son honneur des situations les plus embarrassantes ; et la tristesse poignante qui se dégage de la scène finale : assis sur une caisse abandonnée au milieu d'un rond de sciure, Charlot regarde « les roulottes qui s'éloignent en emportant avec elles ses espoirs et ses illusions, toute la féerie lumineuse et chatoyante vers laquelle il fut attiré comme un papillon » ; mais il va repartir sur la route, solitaire, car (comme l'écrit Jean Mitry) « né libre, sans attaches, il est et il demeure le vagabond sentimental, l'éternel errant en quête d'un paradis perdu ».